

## PROJET DE MUSÉE VIVANT «MUVIF»

# Pour la reconquête de la culture

**Préserver notre patrimoine culturel et créer des emplois dans des créneaux de plus en plus boudés par les jeunes est l'objectif que s'est assigné le projet pilote du musée vivant qui sera implanté à Ifigha, dans la wilaya de Tizi-Ouzou.**

**Salima Akkouché - Alger (Le Soir) -** Le projet vise à la fois la sauvegarde de l'identité locale et du patrimoine réduit au silence par la modernité. Afin de faire renaître les trésors anciens menacés de déperdition, l'architecte Ouiza Abdat a pensé à créer ce musée.

Un projet pilote qui sera implanté dans sa ville natale, à Tizi-Ouzou. Une expérience qu'elle souhaiterait voir dupliquer au niveau national. Cette initiative pourrait servir de modèle ou de référence à tous ceux, associations, musées, autorités locales ou autres, qui souhaitent redonner vie à des tradi-

tions artisanales en déperdition.

Ce projet qui vise à ressusciter les pratiques en voie de disparition comme la poterie, le travail des bijoux, les tatouages, ou le travail de la terre, comprend en plus du volet culturel qui valorisera les métiers de l'artisanat, un volet économique.

«Ça sera un lieu pour raconter les rites, les croyances, les symboles, les chants et les objets d'un quotidien, d'un temps qui ne cesse de se conjuguer au passé. Mais c'est aussi un projet qui va fédérer de l'emploi, relancer la culture arboricole et agricole et accélérer la prise de



Un projet pilote qui sera implanté dans sa ville natale.

conscience quant à la nécessité de préserver l'environnement et les ressources naturelles», dira l'initiatrice de ce projet. Cette démarche vise égale-

ment à donner un espoir aux jeunes vivant loin des grandes villes, pour leur offrir un travail dans leurs communes. L'intervenante a expliqué que l'intérêt de

ces jeunes sera suscité pour ces vieux métiers abandonnés par une jeunesse à la conquête d'un mode de vie à l'occidentale, une fois qu'on leur assure

que leurs produits soient vendus. En effet, les gens se débarrassent de plus en plus de certains «vieux» métiers, faute de ne pas pouvoir trouver un acheteur. Pour donner un avant-goût de ce que sera ce projet, la conférencière dira que «L'architecture du Muvif est conçue comme un trait d'union entre la tradition et la modernité.

Le bâtiment tiendra compte de l'aspect de la nature et de la végétation de la région. A l'intérieur, la mise en œuvre contemporaine des matériaux autorise des espaces fluides, des échappées visuelles et un éclairage naturel permanent».

Si le projet a eu l'adhésion «morale» de la population locale, M<sup>me</sup> Abdat interpelle les opérateurs économiques pour une aide financière.

S. A.

## HOMMAGE

# Jeanson et la ballerine

Par Mohamed  
Benchicou

«Vous écrivez des livres ?» Dans l'avion qui vrombissait déjà, elle avait posé sa question un peu en rougissant. Puis en se justifiant : «C'est l'hôtesse qui m'a dit...»

Elle était fatiguée. Un bébé au minois rougi, dormait dans ses bras. «L'attente l'a irrité. L'attente puis le retard...» Elle m'explique que c'était l'enfant de sa fille aînée. Elle n'aurait pas supporté le voyage avec un bébé, assure-t-elle. «C'est comme ça, les jeunes parents d'aujourd'hui n'ont plus de patience avec leurs enfants.»

Elle avait ajouté, dans un soupir contenu : «Pourvu qu'ils soient heureux !»

Puis elle s'était occupée de sa petite-fille que l'hôtesse de l'air avait réveillée par mégarde.

En changeant les langes du bébé, elle me dit d'une voix posée : «Je vous demande ça, parce que je suis en train d'écrire un livre et je n'y arrive pas vraiment... Mais je m'y accroche ! Je dois le faire. Ça me fait du bien. Peut-être pourriez-vous m'aider...»

Elle avait le regard qui s'était brusquement assombri. A quoi pensait-elle qui fût si terriblement éloquent sur son visage, ce visage doux et avenant, tranquille et imperturbable mais qui, brusquement, se

chargea des traits sévères d'un fugace mais violent tourment ?

«C'est un livre sur ma vie confisquée...»

Et, comme si elle livrait un secret invouable, elle me murmura à l'oreille : «J'étais ballerine. Jusqu'à quinze ans, j'étais ballerine. Depuis l'âge de quatre ans... Puis on m'a mariée, on m'a arrachée à ma vie...»

Son mari lui avait signifié qu'il était inconcevable pour une jeune femme bien élevée de s'adonner à la danse, ce à quoi toute la famille acquiesça, les hommes surtout, les hommes et les patriarches qui parlèrent au nom de Dieu et des saintes Écritures, Dieu est plus fort que Bach et Chopin et aucune valse ne pouvait rivaliser avec un hadith, un psaume ou avec l'honneur de la tribu...

Elle rangea ses rêves et son tutu et entra en deuil, de ces deuils invisibles que seuls portent les âmes solitaires frappées d'un malheur invouable.

«Je ne l'ai jamais oubliée. Cela fait cinquante-cinq ans, et je n'ai pas oublié... J'ai eu des enfants, des petits-enfants, mais j'ai vécu sans vrai amour... Sans ma raison de vivre. Je n'ai pas vécu heureuse.»

Dans l'avion qui avait pris de l'altitude, la grand-mère et le bébé pleuraient, l'une en silence, de dépit, l'autre avec force braille-

ments, de faim.

«Vous aussi vous trouvez que ce n'est pas raisonnable ? Il y a des malheurs plus grands, je le sais. Mais le mien est insupportable, vous savez. Et je me dis que le pays où j'aurais continué à danser, aurait été un pays plus juste...»

Elle avait lâché après le repas cette interrogation au ciel : «Qu'a-t-il manqué aux miens, à un seul homme, pour me soutenir ?»

L'avion avait atterri et nous nous étions séparés sur cette interpellation que j'emportai comme une balafre sur ma peau. «Qu'a-t-il manqué aux miens, à un seul homme, pour me soutenir ?»

C'est inopinément que je suis tombé sur la réponse. J'écoutais un hommage à Francis Jeanson prononcé machinalement par un édile peu convaincu et mal taillé pour ce genre de témoignage.

Il rappelait ce que tout le monde savait, le philosophe qui s'est éteint samedi à l'âge de 87 ans, était le fondateur du réseau éponyme des «porteurs de valises du FLN». Mais quoi encore ?

Ils ne disent pas, les édiles, que Francis Jeanson a eu un courage singulier, le seul courage qui abat les murs de l'injustice, celui qui a manqué pour soutenir la ballerine et, sans doute, pour avoir un pays plus juste : le courage de batailler contre

son époque ! Contre les siens ! Pour quelque chose de plus fort que la famille, la patrie et nos psaumes ! Batailler contre son époque ! Toute son époque ! Contre sa patrie, s'il le faut.

Contre la bonne société, contre le puritanisme archaïque de notre peuple, son formalisme religieux, ses rigidités coercitives... Il n'a pas suffi de le délivrer de ses colonisateurs, il fallait aussi le délivrer de ses bâillons.

Jeanson a eu le courage qui nous a manqué. Celui des brigadistes qui avaient transformé l'Espagne en arène universelle de l'ultime combat entre la haine et l'amour, ces cinquante mille volontaires venus mourir pour un autre peuple et qui avaient fait sangloter Dolorès Ibarruri : «Ils ont tout abandonné : tendresse, patrie, foyer, fortune, mère, épouse, frères, enfants et vinrent à nous pour nous dire : nous sommes là !»

Jeanson s'est battu contre sa propre patrie. Il ne cherchait pas à retenir ce que la France avait de meilleur. Il cherchait le meilleur dans l'indépendance.

Je n'ai pas connu Francis Jeanson. Mais j'ai connu Annie Steiner, moudjahida, belle et souveraine.

Elle porte la grâce de ce courage-là. Contre les siens, elle avait surgi comme une fée d'amour,

pour rappeler aux hommes qu'il était arrivé le jour où ils ne seront que des hommes, jamais plus les «ratons» des autres. Elle vivait les rêves de l'indigène algérien à l'intérieur d'un grand rêve ancien, un rêve planétaire, le rêve antique des hommes : devenir libres, enfin libres, asservis à personne, dans un monde sans maître, où les femmes ne regretteront plus d'être nées femmes.

Elle a sans doute fini par redouter d'être seule. Etrangère à tous. Comme au temps où les Européens la voyaient en voleuse ou en putain des mauvais quartiers de Paris ; comme au temps où les pieds-noirs la traitaient de « salope de française qui excite les Arabes contre les Français ».

Après ces hommes et ces femmes vinrent des hommes pieux qui redoutent de changer un monde où ils se considèrent un peu comme les préférés de Dieu, qui n'ont jamais voulu affronter l'improbabilité du bonheur... Nous les avons parfois vénérés, ces hommes qui préfèrent vivre dans l'ignorance de leur propre captivité ou qui s'en accommodent, supportant une existence faite d'arrangements et de petits larcins, de mutismes et d'intrigues, de renoncements et de frustrations.

Nous les avons écoutés, ces hommes qui ne partagent rien de l'obsession de leurs femmes, qui ne tiennent pas à passer

de l'humiliation de servir à la grâce d'exister, sans doute parce que dans l'humiliation de servir, ils pensent aussi pouvoir se servir.

Oui, je dirai à ma ballerine qu'il nous a manqué de guerroyer contre notre temps, contre nos duces et nos puritains, contre les phalanges des uns et des autres.

Je rencontre la vieille dame à la sortie de l'aéroport. Elle me répète : «Je vais écrire ce livre ! Vous m'aidez ?»

Je ne sais pas. Mais si je devais le faire, ce serait pour hurler aux oreilles des femmes de mon pays et celles du monde entier que je n'ai jamais autant eu besoin de la femme algérienne que depuis qu'elle est devenue fantôme sous les prêches...

Elle est ma chair cicatrisée, ma propre chair, elle porte mes années de malheur mais aussi tout le secret de mon bonheur à venir.

J'écrirai à la ballerine pour dire à la femme que moi aussi j'ai tout perdu le jour où le fanatisme et l'inquisition l'ont ensevelie dans l'oubli.

Je ne sais plus où lire mes années de malheur et j'ai perdu plus que mon honneur, j'ai perdu le secret de mon bonheur à venir... Et puis, je l'avoue, ce serait aussi pour rappeler que, n'est-ce pas Jeanson, l'avenir appartient à Bach et à Chopin.

M. B.